

TEXTES, OBJETS, SITUATIONS ET FORMES DE VIE

Les niveaux de pertinence du plan de l'expression dans une sémiotique des cultures

La proposition qui suit est une contribution à l'élaboration en cours d'une sémiotique des cultures, reposant sur une hiérarchie et un parcours d'intégration des niveaux de pertinence sémiotique. Elle s'efforce en outre de reconstituer une continuité qui pouvait récemment paraître compromise entre, d'une part, la sémiotique modale et actantielle qui était au fondement de la sémiotique des situations, et, d'autre part, la sémiotique du continu et des tensions graduelles, ainsi que celle de l'union, de la contagion et de la stratégie.

Les niveaux pertinents du plan du contenu sont déjà connus, puisqu'ils correspondent au parcours génératif de la signification. Si on part de l'*existence sémiotique*, pour reprendre une expression chère à A. J. Greimas, en ce qu'elle se détache sur le fond de l'« horizon ontique », ce plan existentiel, en somme, une fois modalisé (virtualisé, actualisé, etc.), est segmenté en niveaux d'analyse, et chacun de ces niveaux, converti en « contenus de signification », s'articule respectivement en structures élémentaires, en structures actantielles et narratives, en structures modales, thématiques, figuratives, etc. Quel que soit le statut qu'on accorde à cette déclinaison en niveaux d'articulation, ainsi qu'au parcours qui les réunit, il s'agit, dans tous les cas, des « niveaux de pertinence » pour une analyse du plan du contenu.

En revanche, pour ce qui concerne les niveaux pertinents du plan de l'expression, rien n'est moins clair aujourd'hui. On suppose qu'il faut s'appuyer pour commencer sur les modes du sensible, sur l'apparaître phénoménal et sa schématisation en formes sémiotiques, mais cela ne suffit pas à définir les niveaux de l'analyse, et, plus précisément sur la hiérarchie des sémiotiques-objets constitutives d'une culture. Si on part de l'« apparaître » des phénomènes qui s'offrent aux divers modes de la saisie sensible, on admet du même coup que le plan de l'expression présuppose une *expérience sémiotique*¹, et la solution qui pourrait en découler consisterait alors à s'interroger sur les niveaux de l'expérience, en se demandant sous quelles conditions ils peuvent être convertis en niveaux pertinents de l'analyse sémiotique.

L'histoire récente de la sémiotique fournit déjà quelques indications en ce sens, et notamment le passage, dans les années soixante-dix, d'une sémiotique du signe à une sémiotique du texte. En effet, définir comme niveau pertinent de l'analyse sémiotique le signe

¹ La distinction traditionnelle entre « expression » et « contenu », en tant que *formes* est ici en partie homologuée avec une distinction plus générale, entre « expérience » et « existence », en tant que *substances*. Cette homologation repose sur le principe général de l'« horizon ontique » de la signification : cet « horizon » peut être en effet saisi, au cours de la sémio-genèse, soit comme expérience, soit comme existence ; en d'autres termes, l'instance énonçante se pose soit comme une instance existentielle (dans un rapport existentiel avec le monde signifiant), soit comme une instance d'expérience (dans un rapport d'expérience avec ce même monde). Cette distinction peut être aussi rapportée à la double identité de l'actant, telle qu'elle est développée dans *Séma & soma. Les figures du corps* (J.F., Maisonneuve et Larose, 2004) : le Moi, support de l'expérience et promoteur de l'expression, et le Soi, support de l'existence et de l'élaboration des contenus de signification.

ou le texte, c'est décider de la dimension et de la nature de l'ensemble expressif à prendre en considération pour opérer les commutations, les segmentations et les catalyses qui dégageront les signifiés et les valeurs. Dans un cas, cette dimension est celle des unités minimales (les *signes* ou les *figures*) et dans l'autre cas, celle des « ensembles signifiants » et des *textes-énoncés*. Mais si on remonte aux expériences sous-jacentes, la différence se fait tout aussi bien, puisque, dans le premier cas, il s'agit de sélectionner, d'identifier, de reconnaître, et on vise alors des figures pertinentes, alors que, dans le second cas, on tente de saisir une totalité qui se donne en entier, sous la forme matérielle de données textuelles (verbales ou non-verbales), et on s'efforce de l'interpréter : il ne s'agit plus alors d'identifier et de reconnaître, mais d'attribuer une direction signifiante, une intentionnalité.

Voilà donc deux niveaux de l'expérience, dont découlent deux types d'entités pertinentes : l'expérience *figurative* (et *iconique*) d'un côté, dont on extrait comme grandeurs pertinentes de l'expression des *signes*, et, de l'autre côté, l'expérience *textuelle*² (et *intentionnelle-interprétative*), dont on extrait comme grandeurs pertinentes de l'expression des *textes-énoncés*. On peut noter tout de suite que le second type englobe le premier, et qu'il se constitue, entre autres, par intégration des propriétés et des grandeurs du premier ; en outre, comme on peut le montrer sur un exemple classique, cette intégration transforme en éléments pertinents des propriétés matérielles et purement sensibles, qui passaient pour accessoires et non pertinentes au niveau précédent.

Cet exemple classique est celui de l'invention de la « dimension plastique » des sémiotiques-objets, et notamment des « images ». Si on sélectionne en effet comme niveau de pertinence celui des unités signifiantes élémentaires, signes ou figures de représentation, tous les aspects sensibles de l'image sont alors renvoyés à la substance, voire à la matière du plan de l'expression, et relèvent alors d'une étude de l'histoire des techniques et des pratiques picturales ; au mieux, et du point de vue de l'histoire de l'art, ces aspects sensibles et matériels pourront, s'ils présentent quelques régularités, être mis au compte d'une « esthétique » ou d'un « style ». Mais le passage au niveau de pertinence supérieur, celui du « texte-énoncé », intègre tout ou partie de ces éléments sensibles dans une « dimension plastique », et l'analyse sémiotique de cette dimension textuelle peut alors lui reconnaître ou lui affecter directement des formes de contenu, des axiologies, voire des rôles actantiels. En somme, les éléments sensibles et matériels de l'image ne deviennent pertinents d'un point de vue sémiotique qu'au niveau supérieur, c'est-à-dire au moment de leur intégration en « texte-énoncé ».

Nous pouvons maintenant poursuivre, en introduisant trois autres niveaux de l'expérience, dont les corrélats sémiotiques ont déjà été au moins entrevus ou postulés par différents auteurs : (i) celui des *objets* (Zinna, Deni³), (ii) celui des *situations* (Landowski⁴),

² « Figures » peut se gloser selon le cas comme, « unité minimale », « morphème », etc. « Texte » comprend aussi bien les textes verbaux que les textes non-verbaux, images ou autres.

³ Michela DENI, dir., *La semiotica degli oggetti*, Versus, n° 91/92, Milan, Bompiani, 2002.

qui rassemble les phénomènes d'interaction, et (iii) celui des *formes de vie* (Greimas, Fontanille⁵), qui subsume l'ensemble, et qui fournit les configurations constitutives des cultures.

Il va de soi que ces trois niveaux complémentaires, identifiés parmi plusieurs ensembles de recherches disparates du point de vue théorique et méthodologique, ou qui ont été développés en parallèle sans avoir jamais été explicitement coordonnés, ne sont que la « matière » de la réflexion que nous proposons, et qu'il faut s'attendre à ce que la construction hiérarchique, ordonnée et interdéfinie, que nous visons ici, déplace les lignes de partage et modifie l'apparente logique de leur ordonnancement.

Par exemple, les « objets » que vise la « sémiotique des objets » (au sens des « figures-objets », ou des « choses intentionnelles »), forment une instance intermédiaire entre les textes-énoncés d'un côté, et les situations de l'autre ; d'une part, dans leur configuration d'*objets-supports*, ils procurent aux textes-énoncés une surface ou un volume d'inscription, qui leur impose un cadre, une disposition et une syntaxe : d'autre part, ils permettent aux textes et aux images de jouer un rôle dans les situations, et d'y figurer comme des instances énonciatives incarnées, en interaction avec les autres corps-actants qui participent à la situation même.

De même, quand nous examinerons les *situations*, nous serons conduits à distinguer d'un côté leur rôle à l'égard des objets et des textes, qui consiste, en les insérant dans des *pratiques signifiantes*, à leur procurer une structure actantielle et modale explicite, et d'un autre côté leur rôle à l'égard des *formes de vie*, qui consiste à développer des stratégies d'ajustement entre pratiques signifiantes, ces ajustements facilitant ensuite la mise en cohérence des formes de vie.

Quant aux *formes de vie* elles-mêmes, elles constituent l'instance englobante et générique, qui recueille les tendances, les continuités et les identités qui se dégagent des *situations* regroupées en séries ou en classes homogènes ; les formes de vie ainsi constituées forment alors les configurations directement pertinentes pour la caractérisation des cultures d'un point de vue sémiotique.

Nous considérerons comme déjà acquise la distinction entre le niveau des figures et signes, et celui des textes-énoncés : elle a en effet été suffisamment commentée, démontrée et remise en chantier depuis trente ans, notamment dans les travaux de Greimas, de Courtés, de Geninasca et de Rastier. En revanche, la distinction entre les objets, les situations et les formes de vie n'ayant jamais, à ma connaissance, été explicitement traitée comme telle, ce découpage inspiré par les tendances actuelles des recherches sémiotiques doit donc être discuté, pour être validé, invalidé ou aménagé.

Alessandro ZINNA, *Synthèse pour l'Habilitation à Diriger les Recherches*, Université de Limoges, 2001.

⁴ Eric Landowski, *La société réfléchie*, Paris, Seuil, 1989.

⁵ A.J Greimas & J. Fontanille, « Le beau geste », in *RSSI*, « Formes de vie », J. Fontanille, dir., 1992.

Enfin, le modèle d'ensemble que nous visons intéresse quatre facettes complémentaires de la « transversalité du sens » :

1. A chaque niveau de pertinence, les propriétés « substantielles » (c'est-à-dire éliminées du niveau choisi) sont l'objet même des disciplines proches parentes, ce qui conduira à définir la place de la sémiotique, eu égard à cette « transversalité » disciplinaire, comme une « interdiscipline d'aval » ;
2. Chacun des niveaux de pertinence du parcours de l'expression correspond par principe à des contenus de signification qui admettent eux-mêmes l'ensemble des niveaux du parcours génératif de la signification (par exemple, on aura à se préoccuper de structures élémentaires, actantielles ou énonciatives aussi bien au niveau du texte-énoncé que de l'objet ou de la forme de vie) : à chaque niveau de pertinence de l'expression, il faut donc parcourir l'ensemble des niveaux d'articulation du contenu (le « parcours génératif » selon Greimas) pour en faire l'analyse.
3. Chacun des niveaux du parcours génératif de la signification (au plan du contenu) peut par principe être redistribué sur l'ensemble des niveaux de pertinence de l'expression (par exemple, le même rôle actantiel ou modal sera identifiable à la fois dans le texte-énoncé, dans l'objet, ou dans la situation) : à chaque niveau du contenu, il faut donc parcourir l'ensemble des niveaux de pertinence du plan de l'expression pour en repérer les manifestations et les divers avatars expressifs.
4. Le principe même que lequel repose ce parcours du plan de l'expression est une unification de ce qu'on appelle les « modalités sémiotiques ». En effet, si cette dernière notion, qui est d'un usage particulièrement répandu aujourd'hui, surtout dans les champs disciplinaires qui ignorent ou récusent l'approche sémiotique⁶, a encore un sens, il ne peut reposer que sur un type particulier de mode d'expression : entrent alors dans la définition de chaque « modalité », entre autres, la nature sémiotique des figures pertinentes, celle du support ou du « véhicule » matériel, celle du canal sensoriel de la communication, etc. Ces éléments définitionnels sont donc, de fait et de droit, des propriétés qui appartiennent aux différents niveaux de pertinence du parcours envisagé ici : en somme, le parcours des niveaux de pertinence du plan de l'expression est d'emblée « multi-modal », et prend en charge les « syncrétismes » sémiotiques.

Du texte à l'objet...et à la situation

Si on prend pour premier exemple le cas de l'affichage, les études de type sémiotique ont jusqu'à présent porté presque exclusivement sur l'*affiche* elle-même, sur ses genres, sur ses thématiques et sur sa composition interne, en somme sur ce qu'on pourrait appeler

⁶ Comme c'est le cas dans l'analyse des interactions, inspirée par l'ethnométhodologie, où les expressions « multi-modalité », « interactions multi-modales », « analyse multi-modale » servent surtout à couvrir d'un voile pudique la nature même du problème sémiotique à traiter.

l'« icono-texte ». La réflexion sur l'*affichage* proprement dit semblait en revanche dévolue à d'autres points de vue disciplinaires : ceux de la psychologie, de la sociologie, et de l'urbanisme, notamment, et en général dans une perspective immédiatement opérationnelle.

C'était donc choisir le niveau du « texte-énoncé », et, à cet égard, toutes les autres propriétés, matérielles et sensibles, étaient considérées comme substantielles, et abandonnées aux disciplines voisines.

Un « texte-énoncé » est un ensemble de figures sémiotiques organisées en un ensemble homogène grâce à leur disposition sur un même support ou véhicule (uni-, bi- ou tri-dimensionnel) : le discours oral est unidimensionnel, les textes écrits et les images, bi-dimensionnels, et la langue des signes, tri-dimensionnelle. Globalement, le texte-énoncé se donne à saisir, du côté de l'expression, comme un *dispositif d'inscription*, si on accepte d'accorder à « inscription » une vaste extension. Cette définition convient à l'affiche, mais pas à l'affichage.

La difficulté que l'on rencontre à aborder l'affichage d'un point de vue sémiotique s'explique (i) par la difficulté à prendre en charge le « résidu » substantiel et apparemment hétérogène, ce qui reste une fois qu'on a isolé le « dispositif d'inscription », et (ii) par les résistances à tout changement de niveau de pertinence (en particulier en raison d'une interprétation littérale et dogmatique de l'adage greimassien *Hors du texte, point de salut*). L'étude de l'affiche, en effet, comme tous les autres modes de communication publicitaire et promotionnelle, a progressé selon le même parcours que les autres approches sémiotiques : depuis les premières analyses dites, selon le cas, « rhétoriques » ou « sémiologiques », et qui visaient à l'identification des unités minimales, verbales et iconiques, et à l'extraction de leurs valeurs dénotatives et connotatives, jusqu'à l'analyse plastique et figurative de leur composition globale, traitée comme un « icono-texte » unifié. Mais, pour parler d'affichage, il faudrait au moins pouvoir prendre en compte, en outre, les supports d'affichage, c'est-à-dire passer à une sémiotique des objets : les différentes sortes de panneaux, la colonne Wallace, le kiosque, ou la vitrine.

Les *objets*, en l'occurrence, sont des structures matérielles, dotées d'une morphologie, d'une fonctionnalité et d'une forme extérieure identifiable, dont l'ensemble est « destiné » à un usage ou une pratique plus ou moins spécialisés.

Mais on voit bien déjà que cette extension devra être poursuivie au-delà des objets-supports de l'affichage, car chacun d'eux est lui-même inséparable de l'environnement dans lequel il est implanté, et qui lui procure son efficacité énonciative et pragmatique : la rue, le mur, le trottoir, les couloirs et les quais du métro, etc. Et cet « environnement » comprend aussi les parcours des spectateurs potentiels, leurs attentes et leurs compétences modales et passionnelles. S'intéresser à l'affichage, ce n'est donc pas seulement passer du *texte-énoncé* à l'*objet*, mais bientôt à l'ensemble de la *situation sémiotique* qui permet à l'affiche de

fonctionner selon les règles de son propre genre, et de réguler notamment l'interaction avec les parcours et les usages des spectateurs⁷.

Un autre exemple permettra d'illustrer concrètement comment se fait l'intégration du texte à l'objet, et pourquoi ce déplacement en entraînera un autre, jusqu'à la situation. C'est celui des tablettes d'argile à contenu commercial, juridique ou politique qui circulaient dans l'ancien Moyen-Orient⁸ ; parmi ces tablettes, certaines n'étaient pas destinées à l'échange communicatif, mais à l'archivage institutionnel : la tablette porte alors le texte du contrat commercial ou du traité diplomatique, ainsi que le sceau qui les légitime, mais elle est elle-même placée dans une enveloppe d'argile scellée, sur laquelle est inscrit le résumé plus ou moins étendu du texte déjà présent sur la tablette elle-même.

L'enveloppe est scellée par le proposant, en présence du destinataire, mais ne pourra être brisée que par un acteur « légitime », l'une des parties en présence, ou un tiers arbitre, juge ou administrateur. En outre, l'enveloppe n'est brisée qu'en cas de contestation de l'une des parties. Tout au long de la durée de la réalisation du contrat et du programme qu'il contient, et aussi longtemps que les parties se considèrent satisfaites, le contenu reste donc accessible à travers le résumé, qui permet de gérer l'archivage et de contrôler les trajets de l'objet au cours d'éventuelles manipulations. L'acte qui consiste à prendre connaissance de la proposition, et qui conduit à un éventuel arbitrage, coïncide alors avec l'ouverture de l'enveloppe.

La tablette porte donc le texte-énoncé de la proposition, ainsi que d'éventuelles marques d'énonciation énoncée, mais son enveloppe manifeste et pré-détermine directement les rôles et les actes énonciatifs requis : elle est scellée pour restreindre le champ des destinataires, et elle n'est ouverte que par celui qui a la compétence pour trancher un éventuel différend. Il faut donc dans ce cas articuler ensemble d'un côté la lecture et l'interprétation du texte inscrit et, de l'autre, la manipulation de l'objet-support, qui est une des phases de l'interaction énonciative entre les partenaires de cet échange.

Le cas est particulièrement intéressant du fait que le même texte (plus ou moins étendu ou condensé) est inscrit sur deux parties différentes de l'objet-support, la tablette et l'enveloppe, et que cette duplication de l'objet et de l'inscription (et pas du texte) permet d'enchâsser deux situations et deux thématiques de procès différentes : la proposition/acceptation/ réalisation du contrat d'un côté (inscription sur la tablette), et la validation/archivage/vérification de l'autre (inscription sur l'enveloppe). En d'autres termes, ce n'est pas le texte qui permet de faire la différence entre les deux types d'interactions

⁷ Si on considère par exemple le rôle d'une affiche apposée sur une vitrine de magasin, et qui annonce la disponibilité d'un nouveau produit ou d'un produit de saison, la relation énonciative propre à cette affiche sera nécessairement enchâssée dans une pratique plus complexe et hétérogène (« faire les courses », « se promener », en l'occurrence).

⁸ Exemple fourni par Isabelle Klock-Fontanille, lors de sa communication au colloque « Les écritures, entre support et surface », Limoges, novembre 2003, Actes à paraître à l'Harmattan.

énonciatives, mais bien la nature du support d'inscription, et, en l'occurrence la double morphologie de l'objet d'écriture.

L'objet d'écriture joue donc à cet égard deux rôles : d'un côté, il est le support du texte (surface d'inscription), et de l'autre, il est un des acteurs de la situation sémiotique (rôle participant à une pratique sociale) ; en outre, sa morphologie composite, qui détermine la manière dont on s'en saisit, contribue à la modalisation de l'inscription comme de la pratique. En tant que support, en effet, il modalise et contraint le système des inscriptions ; en tant qu'objet matériel, il présente certaines propriétés de consistance, de solidité relative, qui imposent une praxéologie spécifique pour l'accomplissement d'actes énonciatifs comme : demande de validation ou d'invalidation, vérification et décision juridique.

On voit alors apparaître ici un autre niveau de pertinence, qui est à l'interface entre celui des objets et celui des situations en général : celui des *pratiques*, ici pratiques d'écritures, pratiques commerciales, pratiques de manipulation d'objets.

L'expérience des objets est donc celle de « corps matériels », destinés à un double usage (supports d'empreintes, et manipulations pratiques), et l'expérience de ces corps-objets est convertie en formes de l'expression : d'un côté, une forme syntaxique locale (la surface ou le volume d'inscription), susceptible de recevoir des inscriptions signifiantes (en tant que support des « textes-énoncés »), et de l'autre une forme syntaxique globale, qui leur permet de jouer un rôle actantiel ou modal dans la situation, au niveau de pertinence supérieur, qui est d'abord celui des pratiques signifiantes. En somme, même si les objets se donnent à saisir dans leur autonomie matérielle et sensible, leur fonctionnement sémiotique est inséparable aussi bien du niveau de pertinence inférieur (les textes-énoncés), que du niveau de pertinence supérieur, celui des pratiques.

Le cas des objets est significatif du principe sur lequel repose l'ensemble du parcours envisagé : un principe d'intégration progressif par l'intermédiaire des structures énonciatives. En effet, le texte-énoncé présente deux plans d'énonciation différents : l'énonciation « énoncée », inscrite dans le texte et sur la tablette, et l'énonciation présupposée, qui reste virtuelle et hypothétique ; c'est alors l'objet-support, avec sa tablette à inscrire, et avec son enveloppe à sceller et à briser, qui va « incarner » et manifester par ses propriétés matérielles, le type d'interaction énonciative pertinent (ici : proposer / accepter, *puis* contester / vérifier / arbitrer). Bref, l'objet-support d'écriture intègre le texte en fournissant une structure de manifestation figurative aux divers aspects de son énonciation. Eu égard au texte-énoncé, ces propriétés de l'objet-support seront interprétées comme énonciatives ; mais en tant que telles, elles pourront faire l'objet d'une analyse parcourant l'ensemble des niveaux du parcours génératif (structures élémentaires, actantielles, modales, etc.)

Par ailleurs, en tant que corps matériel, cet objet est destiné à des pratiques et les usages de ces pratiques sont eux-mêmes des « énonciations » de l'objet ; à cet égard, l'objet lui-même ne peut porter que des traces de ces usages (inscriptions, usure, patine, etc.), c'est-à-

dire des « empreintes énonciatives »⁹, leur « énonciation-usage » restant pour l'essentiel, et globalement, virtuelle et présupposée : il faudra donc là aussi passer au niveau supérieur, celui de la structure sémiotique des pratiques, pour trouver des manifestations observables de ces énonciations, elles-mêmes analysables selon les niveaux du contenu.

D'un côté, l'objet en tant que support intègre le texte et en manifeste les structures énonciatives, et de l'autre côté, l'objet en tant que morphologie fonctionnelle, et support de manipulations, sera intégré de la même manière dans les pratiques sémiotiques. Au cours de ce processus d'intégration, ce sont les propriétés matérielles et sensibles associées au niveau inférieur (par exemple les propriétés matérielles d'un support d'affiche) qui sont converties en dispositif d'énonciation au niveau supérieur (par exemple : les contraintes énonciatives de tel ou tel type d'affichage).

Ainsi chaque niveau de pertinence se présente-t-il comme dédoublé : une face tournée vers le niveau précédent, dont il manifeste les structures d'énonciation virtuelles, et une face tournée vers le niveau suivant, auquel il fournit les premiers éléments sensibles et matériels, pour une structure à construire.

Des objets aux situations

Une *situation sémiotique* est une configuration hétérogène qui rassemble tous les éléments nécessaires à la production et à l'interprétation de la signification d'une interaction communicative. Mais elle ne se limite pas aux interactions sociales au sens strict ; par exemple, pour comprendre la signification des inscriptions hiéroglyphiques monumentales en Egypte, il ne suffit pas d'en déchiffrer le texte, ni même d'en apprécier la taille et la disposition (verticale) : il faut aussi prendre en compte dans la situation les éléments spécifiques d'une communication avec les dieux, qui se manifeste en particulier par la hauteur et les proportions des inscriptions¹⁰. Si les situations sont des « interactions sociales » c'est uniquement parce qu'elles requièrent, au niveau de pertinence qui est le leur, plusieurs rôles actantiels, voire plusieurs structures actantielles en compétition, alors que les textes-énoncés et les objets peuvent, sous certaines conditions, faire l'objet d'interprétation et de manipulations solitaires.

Éric Landowski a défini la sémiotique des situations comme le résultat d'une « sémiotisation du contexte »¹¹, rendue nécessaire par la prolifération « des variables *ad hoc* et des surdéterminations externes » qui peut s'observer dans les approches pragmatiques et

⁹ On pourrait être tenté ici de parler d' « énonciations énoncées », mais nous ne sommes plus au niveau de pertinence des textes-énoncés, et la notion d' « empreinte » est alors parfaitement adaptée.

¹⁰ Il en va de même des immenses traces organisées qu'on rencontre sur les plateaux andins, et qui, à cet égard, ont suscité les plus étranges spéculations (cf. le rôle accordé à d'éventuels visiteurs extraterrestres par certains « exégètes » férus de mystères et de sciences occultes).

¹¹Op. cit., p. 199.

empiriques des interactions sociales, quand elles reposent uniquement sur la théorie des actes de langage. Il propose de considérer l'armature modale des interactions comme le noyau organisateur des situations sémiotiques. Cette proposition doit être aujourd'hui complétée en deux sens :

- (i) dans le sens de la généralisation : en effet, à chaque niveau d'analyse, le principe de pertinence retient des éléments comme pouvant constituer la « forme » recherchée, et traite les autres comme accessoires et contextuels ; et par conséquent, c'est au niveau suivant que, par intégration à un autre principe de pertinence, les éléments contextuels du niveau précédent seront « sémiotisés » ;
- (ii) dans le sens de la spécification : bien d'autres éléments viennent s'agréger au noyau actantiel et modal de la situation, et on peut tenter de les articuler plus explicitement.

Il doit être clair que la situation n'est pas le contexte, c'est-à-dire l'environnement plus ou moins explicatif du texte, qui serait alors considéré comme le seul niveau d'analyse pertinent, mais bien un autre type d'ensemble signifiant que le texte, un autre niveau de pertinence.

Mais ce qu'on appelle les *situations sémiotiques*, à la suite de Landowski, peut en fait être analysé en deux dimensions distinctes et hiérarchisées. Faire l'expérience d'une situation, en effet, peut s'entendre de deux manières : (i) soit comme l'expérience d'une interaction avec un texte, via ses supports matériels (c'est la situation dite, en général, et faute de mieux, de « communication »), ou avec un ou plusieurs objets, et qui s'organise autour d'une *pratique*, (ii) soit comme l'expérience de l'ajustement entre plusieurs interactions parallèles, entre plusieurs pratiques, complémentaires ou concurrentes (c'est la situation-conjoncture, rassemblant l'ensemble des pratiques et des circonstances pertinentes).

SITUATION-SCÈNE : LA SCÈNE PRÉDICATIVE DES PRATIQUES

Le premier type, actualisé dans une *pratique*, constitue la dimension *prédicative* de la situation (la « situation-scène », au sens où, dans la linguistique des années soixante, on parlait de la prédication verbale comme d'une « petite scène¹²»). La *dimension prédicative* de la situation s'obtient grâce à la conversion en dispositif d'expression sémiotique d'une *expérience pratique*. La pratique est alors convertie en un ou plusieurs *procès* (un ou plusieurs prédicats), des actes d'énonciation qui impliquent des rôles actantiels, joués entre autres par le texte ou l'image eux-mêmes, par leur support, par des éléments de l'environnement, par le passant, l'utilisateur ou l'observateur, tout ce qui forme la « scène » typique d'une pratique. Elle consiste également en relations entre ces différents rôles, des relations modales, pour

¹² Parler de la prédication comme d'une « scène », ainsi que le faisaient Tesnière, Fillmore, et comme le font bien d'autres aujourd'hui, consiste justement à restituer, au moment de définir un niveau d'analyse pertinent (celui de l'énoncé phrastique), une dimension d'expérience perceptive : la syntaxe phrastique est une forme pertinente du plan de l'expression, obtenue par conversion formelle de l'expérience d'une « scène ».

l'essentiel. L'ensemble : rôles, actes, et modalisation, constitue ce premier dispositif. Ce qu'on appelle couramment une « situation de communication » n'est rien d'autre qu'une pratique parmi d'autres, qui se caractérise le plus souvent par la prépondérance du texte-énoncé, ou même, à la limite, par le caractère intangible, sinon par l'oubli du support-objet. Il serait peut-être plus commode, dans l'immédiat, de pérenniser cette expression, et de réserver le terme de « pratiques » aux cas où l'objet lui-même est prépondérant, mais on perdrait alors de vue la hiérarchie des niveaux de pertinence ; en outre, du point de vue d'une anthropologie culturelle, la « communication » ne se limite pas à celle des messages, et dès qu'on prend en compte celle des biens économiques et celle des lignées parentales, comme le fait Lévi-Strauss, la communication retrouve se plein droit son caractère de « pratique socio-sémiotique ».

Les outils (comme l'*opinel* de Jean-Marie Floch¹³) fournissent l'exemple le plus simple de ce type de scène prédicative pratique : un objet, configuré en vue d'un certain usage, va jouer un rôle actantiel à l'intérieur d'une pratique technique (dont l'usage est l'actualisation énonciative) qui consiste en une action sur un segment du monde naturel : ce segment, l'outil et l'usager sont alors associés à l'intérieur d'une même scène prédicative, où le contenu sémantique du prédicat est fourni par la thématique de la pratique elle-même (tailler, couper, etc.), et où ces différents acteurs jouent les principaux rôles actantiels.

SITUATION-STRATÉGIE

La seconde dimension est *stratégique* (la « situation-stratégie »). « Stratégie » signifie ici que la situation sémiotique est plus ou moins prévisible, ou même programmable, et, plus généralement, que chaque scène prédicative doit s'ajuster¹⁴, dans l'espace et dans le temps, aux autres scènes et pratiques, concomitantes ou non-concomitantes.

L'expérience sous-jacente n'est donc plus celle d'une pratique particulière, mais celle de la « conjoncture », celle de la superposition, de la succession, du chevauchement ou de la concurrence entre pratiques. La *dimension stratégique* résulte donc de la conversion en dispositif d'expression d'une *expérience de conjoncture et d'ajustement entre scènes prédicatives pratiques*. Elle consiste en un déploiement figuratif, spatial et temporel de la situation (notamment en termes d'ancrage déictique ou non-déictique), ainsi qu'en contraintes diverses (modales et isotopiques) inhérentes à l'ajustement à l'environnement. La *situation-stratégie* rassemble des pratiques pour en faire de nouveaux ensembles signifiants, plus ou

¹³ Dans « Le couteau du bricoleur », *Identités visuelles*, Paris, Puf, 1995.

¹⁴ Sur la question de la stratégie, en sémiotique, et notamment sur la distinction entre stratégies de programmation et d'ajustement, voir Erik Bertin, « Penser la stratégie dans le champ de la communication. Une approche sémiotique », *NAS* n°89-90-91, Limoges, Pulim, 2003, ainsi que l'avant-propos d'Eric Landowski, « De la stratégie, entre programmation et ajustement ».

moins prévisibles (des usages sociaux, des rites, des comportements complexes), que ce soit par programmation des parcours et de leurs intersections, ou par ajustement en temps réel¹⁵.

Revenons aux deux exemples que nous avons évoqués jusqu'ici. Dans le cas de l'affichage, chaque « scène » locale doit s'ajuster aux autres affichages, chaque « scène » locale doit en particulier s'articuler d'une manière ou d'une autre aux autres scènes, en les ignorant, en les dominant, en les recouvrant, en les côtoyant, peu importe, mais aussi à l'ensemble des dispositifs topologiques et figuratifs constituant l'environnement.

Dans celui des objets d'écriture, comme les tablettes d'argile, l'objet fonctionne, par intégration au niveau supérieur, sur les deux dimensions dégagées ci-dessus. Sur la dimension prédicative, puisqu'en tant que support l'objet est le dispositif d'expression des actes de proposition et d'acceptation de l'échange, ainsi que de vérification et d'arbitrage, par l'intermédiaire des deux actes « sceller » et « briser », qui appartiennent à la pratique. Mais aussi sur la dimension stratégique, puisqu'il faut ici gérer la conjoncture de plusieurs scènes : la solidité matérielle de l'enveloppe (l'objet en tant que corps matériel) est un gage de résistance dans le temps et dans l'espace, résistance aux manipulations et au transport, mais aussi à toutes les tentations ou manœuvres plus ou moins indiscrètes qui viseraient à détourner ou falsifier la proposition. Cette « solidité » est, certes, une « promesse » de résistance et de pérennité, mais elle est surtout un facteur de tri entre, d'un côté, les porteurs et responsables de l'archivage et de la conservation qui peuvent mais ne doivent pas briser l'objet, et, de l'autre, les destinataires légitimes qui seuls sont habilités à le faire. Mais elle exprime aussi un contenu temporel, la durée qui sépare la fermeture et l'ouverture de l'enveloppe, c'est-à-dire le délai ou l'attente entre la passation du contrat et sa confirmation /infirmation.

De la même manière que l'intégration à l'objet procurait une forme signifiante aux aspects matériels et sensibles considérés comme non pertinents pour l'analyse du texte, on constate que les deux types de situations, en tant que configurations sémiotiques, intègrent elles aussi, à un niveau de pertinence supérieur, à la fois toutes les unités pertinentes des niveaux précédents, mais aussi les aspects matériels et sensibles qui n'étaient pas encore pris en considération dans la sémiotique des objets.

La hiérarchie envisagée initialement, à titre d'hypothèse, doit maintenant être révisée, puisque la notion de « situation » donne lieu à deux niveaux de pertinence différents, celui des pratiques (sous la forme des scènes prédicatives), et celui des ajustements à l'environnement (sous la forme des stratégies).

¹⁵ Il est possible de transformer ces situations stratégies en « textes » : ce sont alors des recettes de cuisine, des modes d'emploi, des notices de montage, qui fonctionnent alors, par rapport aux situations elles-mêmes, comme des méta-discours ; le texte peut même être apposé sur l'objet, et on retrouve alors l'inscription et l'objet-support. Ce cas de figure indique clairement que le parcours des niveaux de pertinence est certes hiérarchique, mais pas unidirectionnel dans ses actualisations concrètes, puisqu'un niveau inférieur intégré (le texte) peut fonctionner comme méta-discours pour un niveau supérieur intégrant (la situation), *via* un niveau intermédiaire (l'objet).

Des stratégies aux formes de vie

Un dernier pas doit être franchi, avec les *formes de vie*, qui subsument les *stratégies*. Une des études les plus célèbres de Jean-Marie Floch, celle qu'il a consacrée aux usagers du métro parisien¹⁶, nous permettra d'illustrer non seulement la pertinence de ce dernier niveau, mais aussi celle de l'ensemble de la hiérarchie des instances.

En effet, le problème traité par Jean-Marie Floch dans cette étude est celui des différentes attitudes-types que les usagers du métro adoptent à l'égard de la composition des itinéraires qui s'offrent à eux, et en particulier de l'ensemble de ce qu'on pourrait appeler les « zones critiques » et qui, à ce titre, doivent être « négociées » par ces usagers (comme on dit « négocier un virage ») pour les ajuster à leur propre parcours. Ces zones critiques sont soit des discontinuités dans l'espace (des escaliers, des quais et des wagons, des zones encombrées), qu'on pourrait caractériser comme des « objets-lieux », mais aussi des objets plus spécifiques (des portillons, des poinçonneuses, etc.), des « objets-machines » en somme, et enfin des objets qui ne sont que des supports pour des inscriptions de toutes sortes (signalétique, réglementation, publicité, etc.).

Les zones critiques font donc appel aux niveaux de pertinence inférieurs : signes et figures, textes et images, et surtout à plusieurs catégories d'objets, qui sont eux-mêmes hiérarchisés : les objets-lieux peuvent englober les objets-machines, qui peuvent eux-mêmes englober les objets-supports. A chacune de ces zones critiques, correspond une « scène prédicative » typique, dotée de prédicats spécifiques (informer, orienter, prescrire, interdire, séduire, persuader, etc.), et qui appartient à une pratique identifiable. Ces zones sont « critiques » pour la simple raison qu'elles opposent des scènes concurrentes au parcours de déplacement de l'utilisateur, c'est-à-dire à une autre pratique : le problème à régler relève donc d'abord de la situation-stratégie, c'est-à-dire de l'ajustement entre scènes prédicatives et entre les pratiques sémiotiques afférentes.

Il apparaît alors que, selon que le parcours de l'utilisateur est continu ou discontinu, selon que son allure est rapide ou lente, selon que son rapport aux zones critiques est attentif ou inattentif, la stratégie prend des formes globalement distinctes. Floch en tire une typologie des usagers : arpenteurs, « pros », flâneurs et somnambules, qui co-habitent dans les couloirs du métro. L'*arpentage*, la *flânerie*, le *somnambulisme* et le *professionnalisme* sont donc des formes typiques extraites des stratégies d'ajustement entre le parcours propre de l'utilisateur et les contraintes, les propositions et les obstacles qui caractérisent l'ensemble des zones critiques de l'itinéraire.

On n'a donc plus seulement affaire à une situation ou à une stratégie, mais à une classe de stratégies, et une classe constituée sur deux critères liés par une relation semi-symbolique : des « styles » rythmiques, d'un côté, qui expriment, de l'autre, des « attitudes » de

¹⁶ Dans « Etes-vous arpenteurs ou somnambules ? », *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, PUF, 1990.

valorisation ou de dévalorisation des scènes-obstacles. Mais ces classes stratégiques elles-mêmes, et notamment en raison des isotopies qui les caractérisent, et qui sont de type modal et passionnel (selon le vouloir-faire, selon le savoir-faire, selon le devoir-faire, etc.), mais aussi en raison des traits rythmiques et stylistiques qui en constituent le dispositif d'expression, caractérisent autant un mode de vie en général qu'un usage spécifique réservé aux transports en commun : les mêmes critères d'identification fonctionneraient tout aussi bien pour d'autres parcours, et en d'autres lieux composites et complexes : l'exposition, l'hypermarché, la gare, le centre commercial, etc., ou même, pourquoi pas, le livre, le catalogue, le dictionnaire, ou le site internet.

En somme, le type figuratif du parcours, et la thématique qui définit le lieu sont très faiblement impliqués dans la caractérisation des *styles stratégiques* des usagers. Et c'est justement pour cela qu'ils sont généralisables, et qu'ils peuvent tout aussi bien caractériser les usagers d'un supermarché, ou des styles de navigation virtuelle sur la toile. De fait, ces « styles stratégiques » appartiennent à des *formes de vie*, qui subsument les stratégies elles-mêmes, et qui dégagent les constantes d'une identité et de quelques « valences » à partir desquelles les usagers qualifient et valorisent les lieux, les itinéraires et leurs zones critiques.

Du point de vue du plan de l'expression, une *forme de vie* est donc la « déformation cohérente » obtenue par la répétition et par la régularité de l'ensemble des solutions stratégiques adoptées pour ajuster les scènes prédicatives entre elles. Mais, comme par intégrations successives, le dernier niveau hérite de toutes les formes pertinentes antérieurement schématisées, une *forme de vie* comprendra aussi des figures, des textes-énoncés, des objets et des pratiques spécifiques.

Résumons l'analyse des usages du métro :

- (i) le métro est un lieu où, à l'évidence, les « *signes* » et figures de toutes natures prolifèrent et sollicitent tous les canaux sensoriels ;
- (ii) ces « *signes* » et figures sont organisés en « *textes-énoncés* » : règlements, affiches, pictogrammes, noms de directions et de stations, modes d'emploi de machines, énoncés d'avertissement ou d'information sur le trafic, etc. ;
- (iii) ces « *textes* » sont inscrits sur des « *objets* », des panneaux muraux, des portillons, des poinçonneuses, des pancartes, des murs, des écrans d'affichage électronique, etc. ;
- (iv) ces « *objets* » appartiennent chacun à une ou plusieurs « *pratiques* », composées de *scènes prédicatives* successives, qui déterminent justement les « zones critiques » à négocier dans le parcours ;
- (v) ces « *scènes prédicatives* » et ces pratiques doivent être ajustées d'un côté les unes avec les autres, et de l'autre avec le parcours de déplacement de l'utilisateur, selon un style de négociation qui caractérise la « *stratégie* » actuelle et provisoire de l'utilisateur ;

- (vi) la *stratégie* de l'usager rejoint d'autres stratégies au sein d'une classe plus générale et plus stable dans le temps, et se donne à saisir comme une « *forme de vie* ».

L'expérience sous-jacente, le sentiment d'une identité de comportement, la perception d'une régularité dans un ensemble de procédures d'ajustement stratégique, est donc l'expérience d'un *ethos* ; cette expérience étant convertie en un dispositif d'expression pertinent (un style exprimant une attitude), elle donne lieu à une *forme de vie*, qui est alors susceptible d'intégrer la totalité des niveaux inférieurs pour produire globalement une configuration pertinente pour l'analyse des cultures.

Pertinence, schématisation et interdisciplinarité

L'HÉTÉROGÉNÉITÉ ET LE PARCOURS D'INTÉGRATION

Le passage des signes aux textes, des textes aux objets, des objets aux pratiques, des pratiques aux stratégies, et enfin des stratégies aux formes de vie, repose sur une série de déplacements dont le statut doit être interrogé maintenant.

L'hétérogénéité que l'analyste doit affronter n'est pas due à la différence entre ce qui constitue son objet, et qui serait par principe homogène, et ce dont il aurait besoin pour en rendre compte, et qui serait d'une autre nature, ou qui obéirait à d'autres principes de pertinence (ie : le contexte). L'hétérogénéité est dans l'objet d'analyse, elle le constitue précisément comme objet à analyser, et comme problème herméneutique à résoudre.

Ce principe n'appartient à aucun des exemples particuliers que nous avons évoqués (affichages, écritures, usages des espaces publics), ni même à celui des interactions sociales. L'hétérogénéité de ce dont s'occupe toute analyse sémiotique doit être posée comme un principe général, ce qui n'empêche pas de considérer que, sous certaines conditions particulières, et à un niveau de pertinence approprié, il pourra être construit comme homogène. Hjelmslev lui-même, à propos du texte, rappelait que les données du linguiste sont par nature hétérogènes, et cette remarque de principe lui sert de point de départ pour la distinction entre sémiotiques dénotatives, connotatives et méta-linguistiques. Poser l'hétérogénéité de l'objet d'analyse, c'est aussi, d'un autre point de vue, poser une question centrale, concernant la place de la sémiotique parmi les autres disciplines qui s'intéressent à tel ou tel élément du texte, de l'objet, de la situation ou de la forme de vie.

Instances matérielles-sensibles & instances formelles

Il nous faut donc maintenant examiner plus précisément comment, au moment de définir chaque *niveau de pertinence optimal*, opère la résolution des hétérogénéités. A cet égard, une distinction de fond apparaît maintenant nécessaire.

Considérons pour commencer l'*objet*. Nous avons déjà suggéré la distinction entre l'objet en tant que support et l'objet en tant que figure matérielle et sensible, que nous distinguerons maintenant, respectivement, comme *support formel* et *support matériel*. Si on veut par exemple pouvoir interpréter les gestes d'un signeur (pratiquant la « langue des signes »), ou même ceux d'un danseur, on est conduit, indépendamment de la nature matérielle des corps et des lieux, à se représenter d'abord une structure spatiale « figurale », organisée autour des axes directeurs du corps propre, et dont les orientations et les dynamiques préalablement codifiées serviront de *support formel* à la gestualité. De même, indépendamment de la nature matérielle d'un ordinateur et d'un écran, il faut d'abord poser la structure d'une « page-écran » pour pouvoir écrire ou lire un fichier quelconque.

La nécessaire extension du support à des espaces complexes, ou même à des configurations spatio-temporelles peut conduire à traiter des lieux, par exemple, comme des « objets-supports » : c'est le cas dans les usages du métro, où certaines scènes prédicatives (monter dans la voiture) impliquent une configuration comprenant un quai, une porte, un seuil, l'espace qui les assemble, et un laps de temps défini (le temps d'arrêt de la rame). Le cas des objets d'écriture et des objets-supports de la peinture, de la signalétique et des pictogrammes est certes plus facile à circonscrire, mais ce n'est qu'un cas particulier.

Si on compare par exemple les pratiques divinatoires des Romains et des Dogons, elles obéissent de toute évidence au même principe : définir dans l'espace naturel un support formel avec ses limites et des directions, et interpréter les traversées d'animaux (l'oiseau pour les Romains, le renard pour les Dogons) dans la « grille » ainsi constituée ; pourtant la grille romaine (le *templum*) est projetée sur le ciel, alors que celle des Dogons est tracée sur le sol. La différence entre les deux supports matériels, l'un terrestre et l'autre aérien, est d'ordre sensible et substantiel, et elle induit même des différences dans les potentiels expressifs des deux supports formels : d'un côté, le *templum* peut exploiter une troisième dimension dans l'espace, et même des vitesses et des durées de passage, mais sans pouvoir garder trace de ces figures autrement que dans la mémoire visuelle ; de l'autre, la grille des Dogons ne peut exploiter que des traces de pas sur le sol. Mais les deux ont droit au même statut d'objet-support.

« Formel » signifie donc ici « figurale » ou « schématique » : l'extraction des propriétés pertinentes est en effet une procédure de *schématisation*, qui dégage les traits et structures « *figuraux* » à partir des propriétés sensibles et matérielles du niveau précédent, et par ajustement aux contraintes imposées par l'objet matériel, et aux potentiels expressifs qu'il offre. En conséquence, il faut entendre « matériel » au sens de sensible, substantiel et non schématisé (« matériel » ferait donc écho à la « matière du sens » chez Hjelmslev).

Le *support formel* est constitué, comme nous l'avons déjà indiqué, par un dispositif d'inscription (surface, volume, etc.), et des règles qui rendent possible l'interprétation des figures inscrites ; c'est un ensemble de traits et de propriétés qui sont extraits du support matériel pour définir les conditions d'inscription, d'accueil ou d'implantation du texte, de

l'image, ou de toute autre configuration sémiotique. Appartiennent au support formel : le type topologique du support d'inscription, 1D, 2D ou 3D ; la définition de ses limites, de ses segments et de son format, et les règles et propriétés de la syntaxe d'inscription (directions, perspectives, dynamiques, aspectualité, tempo, etc.).

Quant au *support matériel*, il se donne à saisir, en revanche, dans toute sa complexité sensible, et dans la diversité de ses usages canoniques ou déviants. Il a toutes les propriétés sémiotiques d'un corps, et notamment les propriétés modales et sensibles, spatiales et temporelles, figuratives et iconiques (notamment l'enveloppe et la structure interne) attachées à sa nature matérielle. Ce sont ces propriétés qui déterminent, entre autres, le type de pratique et de manipulation praxéologique auquel l'objet est susceptible de participer.

La diversité des propriétés sensibles et des usages du support matériel n'est donc pas vouée à l'insignifiance, puisqu'elle s'intègre, au niveau de pertinence supérieur, à une pratique : si le support doit jouer un rôle actantiel dans la scène prédicative, comme par exemple le vêtement qui porte le pictogramme « lavage à la main », alors ce ne peut être qu'en tant qu'objet-support matériel. C'est donc alors la « scène prédicative », résultant notamment de la schématisation des propriétés sensibles et praxéologiques de l'objet matériel, qui prend le statut de *pratique formelle*.

Du côté de la situation englobante, au niveau d'intégration supérieur, il nous faudra donc faire à nouveau la distinction entre la *pratique formelle* (la scène prédicative) et la *pratique matérielle*. L'environnement de la scène forme la pratique matérielle dans toute sa complexité. A l'intérieur de cet environnement, quelques principes de pertinence permettent de construire ou d'identifier la *stratégie*, qui regroupe et unifie en une seule forme l'ensemble des éléments pertinents pour rendre compte de ses caractères d'usage, de rite ou de programme, et de l'ajustement entre les pratiques : ces critères de pertinence sont essentiellement ceux des formes spatio-temporelles, des actes et stratégies énonciatifs.

De la même manière, on aurait pu distinguer le *signe formel* et le *signe matériel*, le *texte formel* et le *texte matériel*.

Ces distinctions, aussi drastiques qu'elles puissent paraître, à chaque niveau pris séparément, fonctionnent dans les faits de manière moins catégorique, puisqu'elles autorisent en somme, dans une conception plus « extensive » et moins contraignante du faire sémiotique, une prise en considération de la substance : il suffit pour cela de s'interdire de passer au niveau de pertinence supérieur, et d'explorer les propriétés phénoménologiques de ce qui ne peut être schématisé au niveau choisi. C'est ainsi qu'on pourrait comprendre la tentation phénoménologique actuelle, telle qu'on peut l'observer dans les recherches sémiotiques : le sémioticien du « texte » qui se refuse à schématiser le « reste » sensible et matériel de l'analyse de l'énoncé dans une « pratique formelle », s'arrêtera aux propriétés phénoménologiques de l'énonciation, tout comme celui qui, plus intéressé aux situations, s'interdira de franchir le pas des formes de vie et de la schématisation des stratégies, se

satisfera d'une phénoménologie substantielle des pratiques collectives et de l' « être ensemble ».

Matières, substances et formes

Le parcours d'intégration que nous proposons ici repose donc sur un principe constant : la schématisation, à un niveau donné, des propriétés matérielles et sensibles qui étaient considérées comme non pertinentes au niveau précédent. Globalement, il s'agit de la conversion d'une expérience (et d'une phénoménologie) en dispositif d'expression sémiotiquement pertinent, c'est-à-dire associé à un plan du contenu. Mais cette présentation par étapes masque un fait pourtant évident : dès le premier niveau d'expérience, toutes les propriétés matérielles et sensibles sont déjà présentes, toutes ensemble, dans un conglomérat qui correspond à la *matière de l'expression*. Et c'est donc la recherche du niveau de pertinence optimal, pour chaque projet d'analyse, qui fait le partage entre d'un côté, les *instances formelles*, celles qui seront pertinentes pour le niveau retenu, et les *instances matérielles et sensibles*, celles qui ne le seront qu'au niveau suivant : on peut alors considérer que ces instances matérielles, ainsi sélectionnées par leur corrélation avec des instances formelles, constituent la *substance de l'expression*.

Globalement, le parcours de constitution du plan de l'expression présuppose la *matière* de l'expression, dont on extrait à chaque niveau une *forme* et une *substance*. La matière de l'expression ne présente aucune spécificité, et ne distingue aucune modalité sémiotique ; en revanche, il n'y a pas *une* substance de l'expression, mais *plusieurs*, autant que de niveaux de pertinence. Comme par ailleurs, chaque niveau de pertinence dégage des modes d'expression sémiotiques spécifiques, les substances, tout autant que les formes, sont elles-mêmes caractéristiques des modes d'expression correspondants (ie : les « modalités » sémiotiques).

MULTI-MODALITÉ ET RÉOLUTION SYNCRÉTIQUE

Le parcours d'intégration, qui nous fait passer de la matière à la substance et de la substance à la forme, est donc un vaste processus de *résolution des hétérogénéités*, et en particulier de l'hétérogénéité des modes d'expression sémiotiques, et de leurs substances.

Pour prendre un exemple banal, on sait que c'est en raison de leur relation aux supports et aux objets qui les portent, que les pictogrammes, même simplement informatifs, peuvent tout simplement « prédiquer », c'est-à-dire énoncer quelque chose pour un usager ; il suffit, pour s'en convaincre, de constater que, dans la plupart des cas, le support correspond à l'un des actants du prédicat, et le pictogramme, à un autre actant, ou à un circonstant du procès : c'est le cas, par exemple, du pictogramme qui est inscrit sur les étiquettes de vêtements, et que l'on glose par l'énoncé « Lavage à 40° maximum ».

La « scène » prédicative englobe alors plusieurs rôles appartenant à plusieurs modes d'expression sémiotiques différents : le pictogramme exprime un circonstant du procès ;

l'objet-support – le vêtement –, un actant objet du procès ; l'utilisateur observateur – qui n'est pas obligatoirement l'utilisateur du vêtement – joue le rôle de l'actant sujet (opérateur) ; il faudrait en outre ajouter un rôle d'énonciation, le « prescripteur », qui reste impersonnel et seulement présupposé, mais qui se manifeste à travers l'accrochage de l'étiquette sur le vêtement. L'image relève d'un mode sémiotique planaire et graphique ; le vêtement, d'un mode tridimensionnel et corporel ; l'utilisateur appartient au mode des pratiques quotidiennes ; le prescripteur, enfin, participe au mode des normes et prescriptions techniques, institutionnelles ou commerciales : ils appartiennent donc tous à des systèmes sémiotiques différents et déjà constitués, qui sont en quelque sorte « montés » et articulés ensemble dans la situation sémiotique.

Mais l'hétérogénéité de la situation se résout et se stabilise en une configuration unique dès qu'on considère que le pictogramme, pour « faire » quelque chose, et même tout simplement pour « signifier », doit s'intégrer à une *scène prédicative* dont les autres rôles appartiennent à d'autres modalités sémiotiques : on reconstitue alors l'énonciation d'un prédicat, pris en charge par un acte de langage, dont les différents actants sont le pictogramme, le support, l'observateur et l'objet. On sait maintenant que l'« ensemble signifiant » pertinent n'est pas ici le pictogramme, mais la scène prédicative extraite d'une pratique, c'est-à-dire dans ce cas un segment hétérogène du monde naturel, configuré, grâce à une inscription, en site d'énonciation. De ce fait même, c'est la scène prédicative (issue d'une expérience pratique cohérente) qui assure le *syncrétisme* entre toutes ces modalités sémiotiques hétérogènes. En d'autres termes, la composition « multi-modale » de cet ensemble signifiant est neutralisée par la distribution des rôles et des prédicats à l'intérieur, dans ce cas particulier, d'une même scène pratique ; mais, dans d'autres cas, le syncrétisme des modalités sémiotiques peut se faire à l'intérieur d'un texte-énoncé, d'une stratégie ou d'une forme de vie.

En somme, à chaque niveau, l'analyse prend en considération l'hétérogénéité des données dont il lui faut rendre compte, et elle convertit cet ensemble hétérogène en « ensemble signifiant » : ainsi, successivement, le texte, l'image, l'objet d'écriture, le panneau d'affichage, la scène prédicative de l'usage d'un objet ou d'une image, puis la stratégie d'ensemble sont traités comme des « ensembles signifiants », dont on peut proposer une description actantielle, modale, passionnelle, figurative et énonciative, quel que soit le niveau de pertinence où on se place.

Cette hiérarchisation des niveaux de pertinence n'est pas sans évoquer, au moins dans son principe, celle proposée par Wittgenstein dans les *Investigations Philosophiques* : l'unité linguistique est intégrée à un énoncé, qui est lui-même intégré dans un jeu de langage, lui-même enfin subsumé par une forme de vie. Mais, outre que les niveaux de pertinence ne sont pas identiques, ni par leur nombre, ni par leur définition, la différence principale tient à la nature de ce qui ainsi hiérarchisé, et au traitement analytique qui en est proposé :

- (i) les différents niveaux sont reliés par un parcours d'intégration des substances et des formes ;
- (ii) les différents niveaux se distinguent par *leur mode d'expression*, et non par la nature de leurs contenus,
- (iii) chaque niveau de pertinence peut être abordé avec l'ensemble des éléments d'analyse du *parcours génératif du contenu* : il y a en effet du narratif, du modal, du passionnel et du figuratif en chacun de ces niveaux de pertinence.

En somme, il ne s'agit pas ici de redorer le blason terni de quelque pragmatique que ce soit, mais au contraire, de démontrer que, dès lors qu'on prend en compte systématiquement, et de manière cohérente, l'ensemble des niveaux pertinents d'une culture, et selon les principes spécifiques du parcours d'intégration que nous proposons, ils sont tous alors saisissables, du point de vue des structures du contenu, par l'analyse sémiotique.

LE CONCERT PLURI-DISCIPLINAIRE

Dans le cas de la scène prédicative qui se déploie autour du pictogramme, on aurait pu faire observer que chacun des éléments de la scène, en chacune de ses modalités sémiotiques différentes, pourrait être approché par une discipline spécifique (la psychosociologie du travail et des activités quotidiennes, l'ergonomie de la signalétique visuelle, l'étude des normes de commercialisation, etc.). L'hétérogénéité matérielle et sensible et la multi-modalité peuvent alors être concrétisées et actualisées comme « pluridisciplinarité ». Mais on peut aussi remarquer immédiatement que seule la sémiotique peut tenter de se saisir de la signification de l'ensemble de la situation, sous des conditions qui restent à préciser.

Le caractère « matériel » (ie « non formel ») du support ou de la situation apparaît donc comme le lieu par excellence pour la collaboration entre disciplines, puisque c'est dans chacune de ces matérialités et de ces phénoménalités que chaque discipline découpe son propre objet. L'instance matérielle et sensible (phénoménale) est donc, à chaque niveau, à la fois le lieu de rencontre de plusieurs disciplines et celui même de l'hétérogénéité à résoudre, et, en contre-partie, *l'instance formelle est le produit du processus de résolution*.

L'analyse sémiotique débute donc quand on commence à se poser la question de la signification de ces ensembles matériels ou phénoménaux hétérogènes, et elle se poursuit en examinant le processus de résolution (opérations rhétoriques, constitution des isotopies, distribution des rôles actantiels et des valeurs modales, organisations de relations spatiales et temporelles, notamment). L'objet de la sémiotique n'est donc, à cet égard, ni « transversal » ni « englobant ». Il est à la fois « subséquent » (situé en aval) et « formel » (schématisant) ; *subséquent*, parce que le point de vue dit des « ensembles signifiants » place la sémiotique du côté de la résolution des hétérogénéités, et par conséquent dans une phase ultérieure à l'hétérogénéisation (sensorielle, modale, disciplinaire, etc.) ; *formel*, parce que la constitution d'un ensemble signifiant (selon le niveau : un texte, un objet, une pratique, une stratégie, une

forme de vie) opère, comme on l'a vu, par schématisation à un niveau donné de l'instance matérielle du niveau précédent.

La sémiotique serait donc, dans cette perspective, une « *interdiscipline formelle d'aval* »¹⁷.

Le cas du paysage, pour finir

Un dernier exemple, celui du paysage, nous permettra de suggérer quelques développements potentiels de ces propositions. La signification d'un paysage ne peut se décréter à partir des seules sensations qu'il procure, et sans aucune considération, notamment, pour les divers processus temporels qui l'ont formé. Même l'identification des figures canoniques qui le constituent (la forêt, la vallée, la colline, le village, la lande, etc.) implique un savoir (même minimal, même implicite), de type géologique, géographique, voire historique et économique. La pertinence d'une analyse du paysage qui voudrait se limiter à la seule description des phénomènes d'ordre sensible serait encore plus douteuse que celle d'une analyse de tableau qui ignorerait tout de la technique picturale et de l'histoire de l'art. Mais, par ailleurs, on ne peut pas plus se satisfaire de la solution de l'« encyclopédie » dans laquelle le spectateur puiserait *ad libitum* pour une lecture qui ne serait alors rien d'autre qu'une errance incontrôlée dans une chaîne d'inférences explicatives.

Au contraire, la perspective d'une sémiotique des situations, dans le cas du paysage, oblige à distinguer pour commencer deux domaines substantiels, qui se caractérisent par leur hétérogénéité sensorielle, thématique et disciplinaire : un domaine d'« existence », qui comprendrait tous les parcours temporels et thématiques qui font du paysage ce qu'il est, et un domaine d'« expérience », qui comprendrait tous les phénomènes sensibles que peut recueillir un observateur. La réunion des deux domaines, grâce à la sélection réciproque des éléments pertinents, permet de mettre en relation un plan de l'expression (issu du domaine de l'expérience) et un plan du contenu (issu du domaine de l'existence).

La plupart des niveaux de pertinence sont alors successivement convoqués :

¹⁷ Comme nous l'avons suggéré plus haut, cette définition « intensive » laisse place à des conceptions et à des approches plus « extensives » et moins contraignantes. Mais, ce que fait apparaître le modèle que nous ébauchons ici, c'est que, à un niveau où elles n'ont pas encore de statut formel, ces approches se trouvent en concurrence (défavorable) avec d'autres disciplines, car elles partagent leurs objets, sans adopter leurs contraintes et leurs exigences scientifiques, et sans pour autant s'en donner qui soient explicitement propres à l'approche sémiotique (puisque'il faudrait passer pour cela au niveau de pertinence supérieur). Pour parler plus crûment : qui peut prétendre mieux qu'un phénoménologue faire l'analyse des phénomènes ? Un sémioticien formé en linguiste ? Un sociologue ou un littéraire convertis en sémioticien ? Ou encore : quel sémioticien analysant un objet pourrait faire mieux qu'un technologue ou un anthropologue, s'il ne se résout pas passer au niveau qui est le sien, celui de l'instance formelle ? Bien des malentendus concernant le statut scientifique de la sémiotique s'expliquent probablement ainsi.

- (1) celui des figures et des signes, puisqu'on peut identifier des éléments, typiques ou génériques, mais qui se caractérisent par leur caractère immédiatement reconnaissable ;
- (2) celui des textes-énoncés, ici une composition tri-dimensionnelle, à laquelle il faudrait ajouter le temps et le mouvement ;
- (3) celui des pratiques (naturelles, domestiques, économiques, de loisir, etc.)
- (4) celui des stratégies (puisque l'harmonie du paysage dépend du bon ajustement entre toutes les pratiques dont il est l'objet)

Mais, plus spécifiquement, la réunion des deux plans, l'expression et le contenu, et surtout les sélections qui la rendent possible, se fait *sous le contrôle d'une situation*, que ce soit au niveau des pratiques ou à celui des stratégies. En effet, un paysage n'est signifiant, quelle que soit sa structure géologique et son apparence sensible, que s'il entre en interaction avec l'observateur ; et, à cet égard, il ne faut pas oublier qu'un paysage signifiant est toujours une promesse ou une invitation pour le déploiement de parcours thématiques et figuratifs, voire passionnels, qui vont de la contemplation à la promenade, du loisir au travail, de la visite à l'habitat, et que, par conséquent, ces promesses et ces invitations entrent en interaction avec les attentes et les préoccupations de l'observateur.

Dans l'expérience même, se forment les éléments d'une ou plusieurs *scène(s)* avec leurs rôles, leurs modalités, leurs actes énonciatifs et leurs éventuels effets affectifs ; et cette (ces) scène(s) du paysage entre(ent) en interaction avec celles qui sont portées par le spectateur, avec ses attentes, ses préoccupations du moment, ses programmes antérieurs et ses capacités et sa disponibilité pour un éventuel ajustement à la situation proposée par le paysage. Dans l'existence, par ailleurs, se rencontreront les parcours thématiques et figuratifs, spatiaux et temporels, aussi bien du paysage lui-même, tels que sa morphologie actuelle les donne à saisir ou à interpréter, que ceux des forces qui l'animent, et de tous les usagers et habitants, passés ou présents.

C'est donc la « situation », scène et stratégie comprises, qui permet à l'ensemble des phénomènes disparates qui composent un paysage de s'engager dans un processus de résolution, et donc de devenir signifiant et susceptible d'accéder au statut de « sémiotique-objet ».

Conclusion : la hiérarchie des niveaux de pertinence sémiotique

La présentation quasi-historique que nous avons faite pour commencer des niveaux d'analyse reflète en quelque sorte le parcours des préoccupations successives de deux ou trois générations de sémioticiens. En revanche, ce parcours n'implique pas obligatoirement que les

niveaux de pertinence antérieurs, qui sont progressivement et provisoirement délaissés ne soient plus en aucune manière pertinents. Tout au contraire, on pourrait y voir une hiérarchie méthodologique de l'analyse.

Nous disposons actuellement de six niveaux : les signes ou figures, les textes-énoncés, les objets, les scènes et pratiques, les stratégies, et les formes de vie ; à chaque niveau, le principe de pertinence distingue une instance formelle-structurelle et une instance matérielle-sensible ; ainsi, chaque niveau [N+1] intègre l'instance matérielle-sensible du niveau [N] à son propre principe de pertinence.

On ne voit pas, en outre, comment chaque niveau de pertinence pourrait « inventer », pour son entour exclusif, de nouvelles propriétés matérielles et sensibles : les figures et les textes, aux niveaux inférieurs, sont déjà toujours plongés dans un univers phénoménal, matériel et sensible, dont la plupart des propriétés semblent alors n'entretenir aucun rapport avec eux. C'est justement la progressive élaboration de l'expérience qui dégage la déclinaison des niveaux successifs, et du même coup en révèle les liens avec les objets d'analyse de niveau inférieur : expérience figurative, expérience interprétative et textuelle, expérience pratique, expérience des conjonctures et des ajustements, expérience des styles et des comportements (éthos).

On pourrait donc considérer que ce parcours où se configurent progressivement des niveaux de pertinence, à partir d'un horizon matériel et sensible, est un *parcours génératif du plan de l'expression*. Ces niveaux sont tous constitués par des « ensembles signifiants », et l'analyse vise à en résoudre l'hétérogénéité au niveau supérieur.

TYPE D'EXPÉRIENCE	INSTANCES FORMELLES	INSTANCES MATÉRIELLES
Figurativité	<i>Signes</i> ↓	Prop. sensibles et mat. des figures
Interprétation	<i>Textes-énoncés</i> ↓	Prop. sens. et mat. des textes
Corporéité	<i>Objets</i> ↓	Prop. sens. et mat. des objets
Pratique	<i>Scènes prédictives</i> ↓	Prop. sens. et mat. des pratiques
Conjoncture	<i>Stratégie</i> ↓	Prop. sens. et stylist. des stratégies
Ethos et comportement	<i>Forme de vie</i>	Prop. sens. et mat. des formes de vie